

Villa Vaudry

Robert Rouette

Robert Rouette

Villa Vaudry

© Robert Rouette, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1320-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Avant de quitter ton domicile, tu as dû changer ta couche, enfin ce que toi tu appelles ta couche et qu'on appelle des sous-vêtements d'incontinence à la pharmacie. Tu en es rendu là. Ton vieux compagnon Jean-Luc n'en porte pas, soit par entêtement soit par orgueil ou les deux, mais il marche à l'aide d'une canne et va habituellement s'égoutter aux demi-heures quand on se paie quelques verres à la brasserie. Malgré ce qu'on vous enseigne, l'homme est d'abord et avant tout une machine à trois orifices qui le préoccupent, reliés par un tuyau qui fourche à la sortie. C'est quand on est vieux qu'on y pense le plus. Quand on est jeunes, donc moins lestés, plus aériens, on s'élève.

Conrad Lemieux, c'est ton nom. Tu viens de la campagne. Tu es ce qu'il convient d'appeler un raté. Tu as fait des études, et puis après tu n'as rien fait. Lui, c'est Jean-Luc Lafleur. Sa chaise est vide, il est parti vider sa vessie. Il a fait des études et est devenu architecte. D'habitude, tu commandes la première bière qu'il paie, il commande la seconde que tu paies, c'est ainsi que ça fonctionne depuis une dizaine d'années.

La brasserie 21 se trouve à deux pas de la Villa Vaudry où vous louez vos appartements depuis la mort de vos épouses survenue la même année, toutes deux survenues par accident. Sa femme n'ayant à peu près jamais travaillé ne lui a légué que de mauvais souvenirs, la tienne, vaillante, compétente et encombrante, t'a laissé pas mal d'argent. Tu ne lui as peut-être jamais pardonné d'avoir été si parfaite.

— Tu sais mon immeuble, rue Bocage, t'a dit Jean-Luc en se rasseyant, il me cause pas mal de souci. Mon concierge m'a prévenu ce matin même qu'un jeune

couple d'étudiants de qui il avait obtenu de bonnes références, eh bien ils ont vidé les lieux sans prévenir, un mois de loyer de retard. Astheure, y faut courir après ! C'est pas tout. Il a été appelé au huitième pour un dégât d'eau qu'il a vite réparé. Mais il m'a raconté que dans le salon de ce locataire, y avait cinq bureaux, avec dessus cinq téléphones, et qu'il trouvait ça très très louche. Moi aussi. C'est un repère de quoi... je me demande.

— Pourquoi t'as pas vendu quand c'était le temps de vendre ? T'es trop vieux pour avoir des tracas qui t'empêchent de dormir la nuit. À qui tu vas laisser tout ça... aux bonnes oeuvres ?

— Parce que j'ai pas eu mon prix. C'est pas parce que je suis rendu vieux que je vais laisser aller mon immeuble de rapport pour une bouchée de pain.

— Le profit que tu fais avec ton bien, vieux toqué, tu le dépenses en frais d'avocat, en frais de réparations de toutes sortes. Tu t'en rends peut-être pas compte, mais tes poils d'oreille ont blanchi, Jean-Luc, et dans pas long tes os aussi vont blanchir. Bois, bois un bon coup, tu vas oublier tout ça. Laisse les troubles pour ton concierge que tu paies fort bien.

Huguette apporte la deuxième tournée et c'est toi qui mets un vingt sur son plateau. On aurait envie de l'appeler madame quelque chose vu son âge qu'elle porte mal et vu son air maussade et son tour de taille qu'elle transporte de table en table, aussi malcommode qu'une hirondelle qui niche. On jase que son mari s'est entiché d'une serveuse qui travaille ici même à la brasserie durant les week-ends. Évidemment elle est plus jeune que l'autre à ce qu'on colporte chez les résidents de la Villa Vaudry. Précision: comme vous avez chez vous une salle à manger bien comme il faut mais pas de bar, plusieurs ont adopté la brasserie 21 à l'heure de l'apéro. C'est une coutume.

Tu n'as jamais vu la rivale d'Huguette car les samedis et les dimanches, soit tu es reçu chez ta sœur Simone ou ton frère Raoul, soit tu les reçois. C'est une tradition, et quand on vieillit, une tradition c'est un réconfort dont vous ne voulez plus vous passer. Vous êtes tous des emmerdeurs et des bougons dans la famille, vous tenez ça de vos gènes. Alors c'est facile d'imaginer autour de la

table les petits rictus, les formules blessantes, les indélicatesses qu'une belle-sœur simplette ou qu'un beau-frère qui bâille sa vie tentent tant bien que mal de gommer.

Vous enfonçant dans l'automne et dans le vent, vous êtes revenus à la Villa Vaudry. La canne de Jean-Luc faisait toc sur le ciment du trottoir et la morve te pendait au nez. Tes longs six cheveux encore noirs que tu avais pourtant bien gominés d'une oreille à l'autre, te faisant penser aux cordes d'une guitare, s'étaient dressés comme aimantés par les nuages qui roulaient bas.

— Si je marche avec une canne c'est pas parce que j'en ai réellement besoin, t'a menti Jean-Luc, c'est parce qu'elle m'a coûté la peau des fesses.

Dans le hall de la Villa Vaudry, Léopoldddd (il faut prononcer le d ou mieux le faire claquer) Vaudry, le proprio, magnifique de prestance devant une mer déchaînée de Michele Federico accrochée aux boiserries, se pavanait très chic dans son blazer marine piqué de boutons dorés. Il affiche toujours une mimique joyeuse, comme dans les films, même quand il n'y a pas de quoi être gai. Une moustache noire bien dessinée partage souverainement le visage en deux, des yeux au menton, étant donné que le front ne compte pas, tant il s'efface, embroussaillé de frisettes tout aussi noires.

D'ordinaire les jours impairs, tu soupes à la salle à manger, les jours pairs à ton appartement. Jean-Luc fait le contraire. Vous vous voyez suffisamment à la brasserie comme ça. Avant de te mettre à table, tu es passé par la salle de bains histoire de bien aligner tes six cheveux d'une oreille à l'autre à l'aide d'un doigt savonneux. Tu as souvent pensé t'acheter une perruque, et à cet égard tu as visité de nombreux sites internet. Tu as opté pour un modèle qui a finalement retenu ton attention, cheveux 4 pouces de long, peignés gauche droite, poivre et sel, le mannequin qui porte la perruque ressemble à Brad Pitt à s'y méprendre. "Jeune, sportif et dynamique" lit-on sur la réclame. Si Jean-Luc ose rire, ou prononce devant toi le mot moumoute, tu te promets de ne plus jamais lui adresser la parole. Tu as l'intention d'appivoiser les gens à ton nouveau look un à la fois. Tu préfères encore affronter un seul petit sourire moqueur qu'un fou rire

collectif.

Ta place est réservée près de la fenêtre, ta serviette bien roulée dans son rond. La salle sent l'ail affreusement. Rose Bélec, encore un peu belle, toute en vigueur, passion, appât et griffes, qui depuis sa table te fait habituellement face, cette fois-ci te tourne le dos et regarde en direction du salon où un bellâtre, débarqué depuis peu à la villa, seul, avec tout son ménage, se multiplie devant le piano à queue. C'est une espèce de maringouin à la tête fine, aux mains fines et aux doigts fins qui s'agite sur le clavier en fixant le plafond. Il pianote du Gershwin... pas certain qu'il ne joue pas faux et de toute façon pour ton ouïe il s'agit d'une émeute de notes. Vous n'avez jamais été présentés et tu n'y tiens pas. Tu détestes les nouveaux et encore bien davantage les Valentino. Il aurait sans doute préféré terminer son mini récital en croulant sous les bravos, il a plutôt quitté son banc dans le silence hormis quelques murmures de déception venant des dîneurs, des femmes surtout. Il n'est pas payé, on ne va quand même pas le bisser !

Rose s'est levée, pressée d'aller retrouver ses chats, et en passant près de toi elle te tapote l'épaule sans te regarder, petit geste qui pouvait signifier *t'en fait pas pour lui il est aux hommes*, ou *je rêverai encore à toi cette nuit*, ou encore *perds surtout pas espoir, un jour je dirai oui*, ou plus simplement *bonsoir*. Le potage était fade, le poisson trop cuit, la salade trop ailée, ton verre de blanc pas assez frais, et quant au dessert, tu aurais dit des framboises vomies sur une éponge sèche, tu n'y as pas touché. Un café, un thé, ou bien de l'eau alors ? t'a demandé Hector montrant des dents à dévorer les petits garçons, sur un ton signifiant *puisque monsieur est si difficile...* Le café, c'est pour déjeuner ! as-tu répondu du tac au tac, du thé c'est pour les Chinois et de l'eau c'est pour se laver !

La nuit dernière, tu as fait de mauvais rêves, c'est à cause de la photo affichée dans l'ascenseur d'un résident du onzième défuntisé il y a quelques jours. Dire comment il est laid... comment peut-on oser exhiber une telle disgrâce dans un lieu public, un si formidable nez ? La première fois que tu as croisé ce monsieur

(au nom avec beaucoup de consonnes que tu peines à assembler dans ta tête de vieux) dans le hall il y a une dizaine d'années, tu t'es aussitôt dit qu'il avait dû naître fripé, tout courbé et vieux, avec des oreilles plus grandes que la tête. Et là, hier dans l'ascenseur, devant cette photo presque obscène, sans aucune retouche, il t'est apparu nettement que ton impression première avait été la bonne. Tu as rêvé donc que tu avais à ton tour dix ans de plus, que tu trônais piteusement sur ta chaise roulante affublé d'une perruque brune et ridicule que tapotaient tous ceux qui entraient ou sortaient de la salle à manger. Et quand tu fais des cauchemars tu es d'humeur massacrant le lendemain. Tu te rappelles à propos de ce monsieur à consonnes qu'il avait un chien gris qu'il allait promener. Un jour, arrêté devant un poteau qu'il flairait (le chien pas le monsieur) tu lui as demandé si c'était un terrier écossais. Il t'a répondu non, c'est un schnauzer. Et puis après, comme le schnauzer venait vers toi, il lui a dit Kenny, sit ! wait ! Tu as dit, oh ! il parle anglais. Il t'a répondu si je lui parle anglais c'est parce que c'est un chien allemand !

Ce samedi, tu as invité pour souper à la brasserie ta sœur Simone et son acolyte de toujours, tu oserais quasiment dire son appui-bras. Tu es parti un peu avant l'heure afin de les y accueillir. Tu as passé une couche neuve, et comme l'ancienne n'était souillée que de quelques gouttes furtives, tu l'as mise en réserve pour plus tard. En traversant la rue, une feuille morte roulée par le vent te suivait. Mauvais présage, as-tu pensé.

En fait, ce qui a motivé ton invitation, c'est la curiosité de connaître enfin la rivale d'Huguette la serveuse. Eh bien, tu as compris pourquoi son mari a choisi l'autre. *Maryse, c'est mon nom et je suis là pour vous servir.* Si Huguette est une boxeuse poids lourd, Maryse est une geisha ou plutôt une ballerine à la peau très blanche finement veinée de bleu qui froufroute autour des tables. Une fine fleur.

Les Larivière se sont fait attendre selon leur habitude, puis ils ont daigné apparaître sans vraiment s'excuser du petit retard. Simone t'a effleuré la joue de ses lèvres brun lilas - je sais les lilas ne sont pas bruns mais ses lèvres n'étaient pas lilas non plus ! -, Gérard t'a tendu une main molle. Tu as commandé des

ailes de poulet, des frites, de la salade de chou et de la bière pour tous, mais Simone a dit préférer le vin blanc et les crevettes pannées. Soit ! Et les oignons frits. Soit !

Elle a zieuté Maryse tout son saoul, s'imaginant que tu venais flirter et te rincer l'œil en petit vieux libidineux. Elle prenait de petites bouchées de souris alors que son faire-valoir évasait son tour de bouche, piqué de barbe comme un orifice d'oursin, sur son chou crémeux. Patriote de petite paroisse, il ne paraît s'animer que quand il siège au conseil de la fabrique. Pendant sa mastication, il posait ses mains sur la table pour les montrer. Il prend soin de ses ongles comme elle prend soin de son serin. Comme tu les hais tous les deux !

Simone aimait ta défunte femme, sans doute parce que tu ne l'aimais pas. Tu ne lui as jamais avoué, mais elle le sentait. À sa mort, elle t'a dit *tu n'as même pas pleuré, sans cœur*. Pourquoi aurais-tu pleuré d'ailleurs ? Parce que tu héritais d'un bon pactole ? Parce que tu étais enfin débarrassé d'une mère supérieure, d'une mère sans enfant, d'une mère poule, d'une mère pourvoyeuse ? En fait, tu riais dans ton for intérieur.

On a sauté le dessert et le café. Tu as laissé un pourboire pour Maryse qui a fait sursauter Simone. Exprès pour la faire chier ! Tu les as accompagnés à leur auto pour être certain qu'ils déguerpiissent sans avoir eu l'idée tentante de débarquer chez toi histoire de venir t'emmerder quelques heures de plus.

— Samedi prochain, j'aurai un nouveau look, j'ai acheté une...

— Oh... Tu savais que notre frère Raoul, coupa Simone qui disait toujours notre frère Raoul comme si vous aviez été plus de trois dans la famille, il a décidé de refaire sa cuisine au grand complet et à grands frais. On se doute bien que c'est elle qui est derrière toute cette dépense.

Simone a l'habitude de parler de sa belle-sœur à la troisième personne pour ne pas avoir à prononcer son prénom, Angèle, tellement elle la déteste. Seul le nom Lemieux semble unir votre famille. Le nom Lemieux et la totale absence d'humour.

Il mouillait à boire debout, les essuie-glaces marquaient les quarts de seconde, tu revenais de prendre livraison de ta perruque que tu n'avais pas osé sortir de sa boîte à chapeau à cause de la pluie. À la radio, les animateurs grassement payés pour expulser comme des vents des rires énormes, pour tenter de t'installer malgré toi dans leur fausse bonne humeur, non seulement ne sont pas parvenus à te dérider, mais ont réussi à te mettre en rogne pour de bon. Et tout à coup, comme un mirage arc-en-ciel, t'est apparue Rose Bélec en vert qui marchait sous son parapluie rose avec quelque chose qui ressemblait à un surôit transparent sur sa tête blonde. Tu as stoppé l'auto près du trottoir et tu l'as invitée à embarquer lui ouvrant la portière en galant homme que tu n'es pas et tu as même rangé son parapluie dans le coffre, à côté de ta boîte à chapeau. Une fois l'auto bien à l'abri à l'intérieur du garage, elle t'a invité à venir prendre un café, un thé ou un petit verre chez elle. Tu n'as pas dit non. Dans l'ascenseur, tenant son parapluie dégoulinant et ta boîte à chapeau, tu as ignoré la photo lugubre du défunt.

Elle habite au cinquième, son salon est tout fleuri depuis les imprimés des meubles jusqu'aux toiles sur les murs. Elle a servi du chardonnay bien frais dans des verres à pieds longs et fins qui te firent aussitôt penser au maringouin qui joue du piano.

— À propos... dis-moi Conrad, le petit nouveau, le pianiste, tu le trouves comment ? te demanda-t-elle comme si elle avait lu ta pensée.

— J'aime pas les maigrichons, les maringouins, j'aime pas les efféminés, les pianistes qui jouent faux et qui se donnent des airs de Chopin.

— C'est un chapeau que tu transportes dans ta boîte ? Tu fais très français, m'a-t-elle dit, tu as l'air intellectuel, genre professeur à la Sorbonne. Un peu trop sérieux peut-être ? Je te verrais très bien avec un béret sur la tête, car tu as une tête à chapeau. Et aussi une pipe entre les lèvres, tu as une gueule à pipe.

— Justement... j'arrive du magasin où j'ai enfin acheté une perruque. Oh ! une perruque tout ce qu'il y a de plus discret.

— Il faut absolument que tu me la montres, va t'installer à la salle de bains, allez, j'ai hâte de te voir.